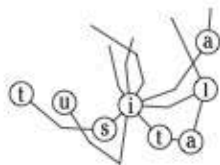
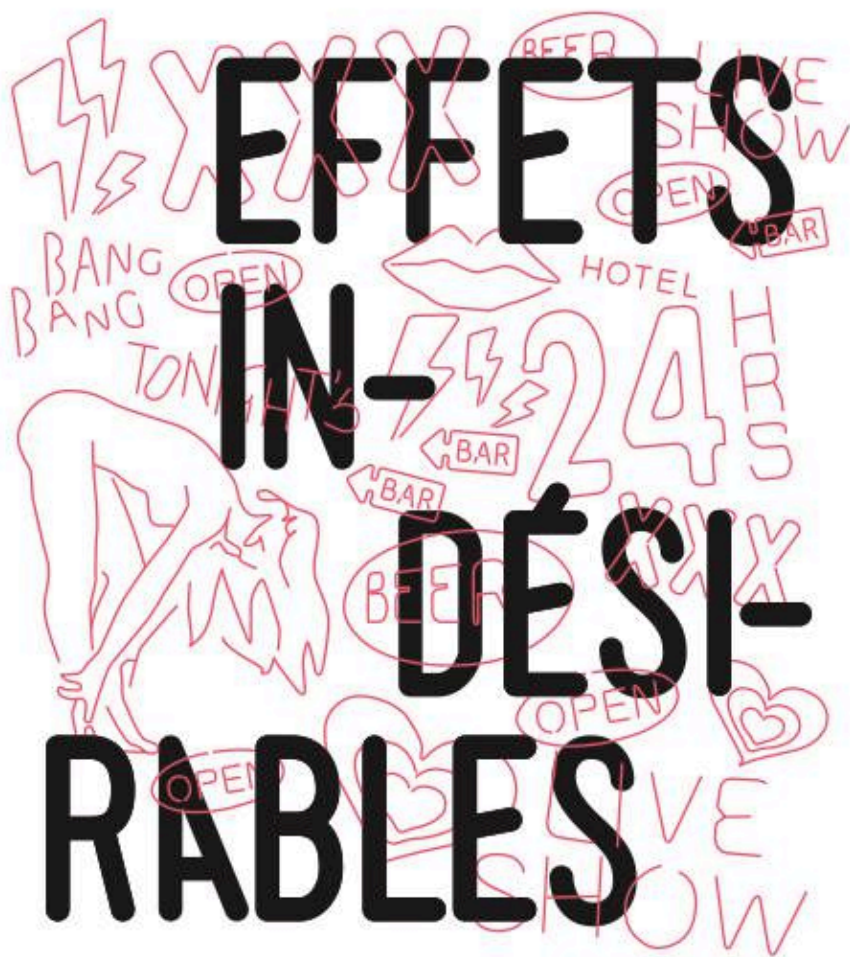


LARRY  
FONDATION



Traduit de l'anglais (États-Unis)  
par Romain Guillou, 2016

Éditions  
Tusitala



LARRY FONDATION

# Effets indésirables

Traduit de  
l'anglais (États-Unis)  
par Romain Guillou



Éditions  
Tusitala  
2016

## PREMIÈRE PARTIE

# Crimes et bizarreries

« Allons-y. »

Derniers mots de Gary Gilmore avant d'être  
fusillé par le peloton d'exécution.

Salt Lake City, Utah – 1977

## Se marier

J'étais assis tout seul au bar. Je ne connaissais personne. Le type à côté de moi était plutôt balèze. Il avait l'air bien bourré. Il avait deux bouteilles de Heineken devant lui. Le barman a ramassé celle qui lui semblait vide. J'imagine qu'elle ne l'était pas, ou alors le type cherchait les problèmes. Quoi qu'il en soit, il m'a accusé.

– T'as bu ma bière.

– Non.

– Viens dehors, on va régler ça entre hommes.

– Pas ce soir.

– Quoi ?

– Demain. Ce soir, j'ai la grippe.

– Arrête tes conneries.

J'ai sorti mon .45 et je lui ai collé sur la tête.

– J'ai dit demain.

– D'accord, il a dit.

Je me suis pointé le lendemain soir après avoir passé 24 heures à tousser et à bouffer des médocs.

Le type m'a mis une branlée.

Je ne sais pas si c'était volontaire ou non mais j'avais laissé mon flingue chez moi.

\*\*\*

Deux jours plus tard je suis retourné là-bas mais il n'y était pas. C'est à ce moment-là que ça a vraiment commencé. Le bordel. Un beau bordel. Voilà dans quoi je m'étais fourré. À me planquer dans le bar. Non, pas vraiment à me planquer. J'avais pris les gens en otages. Voilà, comme ça, c'est dit. C'est ça la vérité. Il y avait quinze personnes dans le bar et je les menaçais avec mon flingue. Je ne savais pas ce que je faisais, ni pourquoi.

Les flics m'ont appelé.

Le barman m'a tendu le téléphone.

Le policier m'a demandé :

– Quelles sont vos exigences ?

– Hein ?

– Qu'est-ce que vous voulez ?

Le flic avait commencé sur un ton calme, mais il semblait déjà perdre patience. Il pensait que je jouais au con, mais j'avais vraiment pas compris ce qu'il voulait dire au début.

– J'ai besoin d'un verre, j'ai dit au téléphone, sans m'adresser à personne en particulier.

Le flic m'a dit de passer le téléphone au barman, ce que j'ai fait.

– Qu'est-ce que vous voulez ? m'a demandé le barman. Je suis le patron. Vous pouvez commander ce que vous voulez... c'est la maison qui régale.

J'ai entendu le flic gueuler « Magnez-vous » dans le combiné que le barman tenait toujours à l'oreille. Le patron a récité la liste des bières sans sourciller.

- Heineken, Corona, Amstel Light, Coors, Budweiser.
- Une Corona.
- Vous voulez du citron vert avec ?

On pouvait entendre le flic hurler dans le combiné qui se trouvait à présent sur le bar alors que le barman décapsulait ma bière et pressait du citron vert dedans. J'ai pris le téléphone sur le bar et j'ai dit au flic de baisser d'un ton ; il commençait à rendre les gens nerveux. Je lui ai dit de s'abstenir de me faire le coup du « Sortez les mains en l'air » et, comme le patron me l'avait gentiment fait remarquer, je lui ai dit que je gérais cette prise d'otages d'une main de maître. Puis j'ai raccroché. Après tout, on passait un bon moment. J'avais à peu près cent dollars en poche et le bar était plutôt miteux, alors je me suis dit que le patron ne devait pas être riche, j'ai donc proposé de payer une tournée générale. Bien sûr, il n'y avait qu'une quinzaine de personnes sur place. Il était aux alentours de quatorze heures.

Ensuite, on a allumé la télé pour se voir. J'ai repensé à la question du flic : « Qu'est-ce que vous voulez ? »

Je crois avoir mentionné plus tôt, mais peut-être que non, que je trouvais une des clientes du bar plutôt mignonne. Elle s'appelait Mariana et j'aimais la façon dont elle se tenait sur son tabouret devant le bar, très décontractée, même quand j'avais sorti le flingue, que j'avais à présent remis au barman, lequel avait déchargé l'arme puis l'avait reposée sur le bar où elle gisait, inoffensive.

Bien sûr, les flics ne savaient rien de tout ça. Le négociateur n'arrêtait pas d'appeler ; on l'ignorait ou on décrochait le téléphone et on lui raccrochait au nez, sans rien dire.

- Qu'il aille se faire foutre, j'ai dit.
- Ouais, qu'il aille se faire foutre, a dit Mariana.

Quand le policier a rappelé, le patron l'a mis sur haut-parleur.

« Va te faire foutre, va te faire foutre, va te faire foutre ! » on a crié en chœur. J'ai payé une autre tournée.

Mariana travaillait quatorze heures par jour. À préparer des muffins anglais. Cent mille muffins par jour. Elle détestait ça, évidemment.

Le flic a arrêté d'appeler et s'est mis à se servir d'un mégaphone. Mariana a mis quatre pièces de vingt-cinq cents dans le juke-box et le patron a monté le volume pour couvrir le mégaphone. Ça a marché.

– Avant, j'élevais des pitbulls avec mon frère, a dit Mariana. Les affaires marchaient plutôt bien.

– Qu'est-ce qui s'est passé ?

– Un de nos chiens a tué un type, un de nos employés.

J'adorais écouter ses histoires. Elle aimait que je l'écoute. Elle a raconté d'autres histoires et moi, j'écoutais la plupart du temps, mais je me sentais tellement bien à ses côtés que j'ai commencé à me confier, un truc que je fais rarement.

– J'ai vachement peur d'être mal compris, je me suis surpris à dire. Par exemple, la bagnole d'un type tombe en rade. Il est avec son fils qui doit avoir aux alentours de dix ans. Ils s'escriment mais ils arrivent pas à faire bouger la caisse. Je leur fais un signe du genre, « Je peux vous pousser avec ma bagnole ». Ils pensent que j'essaye de les presser, que je leur fais signe de se magner, que je suis impatient. Le type, le père, lève le doigt pour dire « Une minute », mais je veux pas du tout les bousculer, tu vois ce que je veux dire ? J'essayais d'être sympa. Mais ils ont pas compris. Ça t'est déjà arrivé ?

– Quand est-ce que tu respirez ? m'a demandé Mariana.

– Qu'est-ce que tu veux dire ?

– Tu parles vite.

– Je suis tendu.

– À cause des flics ?

– Non. À cause de toi.

– À cause de moi ?

– J'ai envie de te plaire...

Elle m'a caressé la joue. Le contact de ses ongles m'a donné des frissons et je tremblais de plaisir. Elle a retiré sa main.

– Non, s'il te plaît, j'ai dit.

J'ai remis sa main, ses ongles, contre mon cou.

Pendant ce temps, le patron avait payé deux tournées histoire d'égaliser avec les miennes, alors on commençait à être bien pétés. Dehors, d'autres flics sont arrivés. L'accumulation de gyrophares bleus commençait à nous déranger. Randy – le barman s'appelait Randy ; en fait, le bar s'appelait « Randy's Saloon » – bref, Randy nous a préparé des doubles shots, à Mariana et moi.

– On dirait que ça colle bien entre vous, il a dit en nous faisant passer nos boissons.

Tout à coup, on a entendu du bruit sur le toit. Ce n'était pas le père Noël, mais encore d'autres flics. Randy a débranché le jukebox. On a répondu au téléphone cette fois-ci. Ça commençait à devenir grave. C'était un autre flic, mais il a posé la même question : « Quelles sont vos exigences ? »

Il fallait que j'aille aux toilettes.

– Randy, demande-lui son numéro, s'il te plaît.

– À qui ?

– Au flic... je le rappellerai. Faut que je pisse.

Randy a dit au flic :

– Il est sorti une minute, là. Il peut vous rappeler ?

– Comment ça, il est sorti ? a hurlé le flic puis il a raccroché.

On entendait encore plus de bruits de pas et de mégaphones. Quand je suis revenu des toilettes, j'ai pris une grande inspiration.



J'ai regardé Mariana droit dans les yeux – du moins, aussi droit que j'ai pu – j'étais très nerveux.

– Je veux me marier.

– Quoi ? a demandé Mariana.

– Tu veux m'épouser ?

– Oui, elle a répondu si doucement que j'ai à peine pu l'entendre.

Randy et les clients qui étaient assis à côté de nous ont applaudi et ont poussé des cris de joie. J'ai regardé Randy. Je m'étais à moitié attendu à ce qu'il laisse les flics entrer pendant que j'étais aux toilettes. Il a surpris mon regard inquiet.

– Je t'aurais jamais fait ça. Tu vas te marier.

– Qu'est-ce qu'elle a répondu ? a crié un vieux à l'autre bout du bar.

– Elle a dit « oui ». Ils vont se marier.

Une deuxième salve d'applaudissements a éclaté – c'était tous ceux qui ne m'avaient pas entendu faire ma demande.

Les flics dehors et sur le toit commençaient à être sur les nerfs. Le juke-box était à nouveau à fond et on les entendait quand même s'agiter par-dessus la musique.

– Il faut régler cette histoire, a dit Randy, tout à coup sérieux.

Je l'ai regardé d'un air ahuri alors que je comprenais très bien.

– Tu pourrais en prendre pour vingt ans, il a dit.

– J'ai une idée, a crié le vieux, toujours immobile au bord du comptoir.

Il nous a rejoints très lentement. Ça lui a pris un temps fou de parcourir les trois mètres qui nous séparaient, mais on était tout ouïe.

– C'est comme dans l'émission du matin, il a dit. À la radio.

Mariana se rongea les ongles. Elle avait des ongles magnifiques, longs et élégants, alors je lui ai retiré la main de la bouche, tout en imaginant l'anneau que je lui passerais au doigt.

– Qu'est-ce que vous racontez ? elle a demandé au vieux.

– On va dire que c’était un canular, il a expliqué. Un coup monté pour qu’il la demande en mariage. Comme il est trop timide et tout, il avait besoin d’un petit coup de pouce.

– Il va quand même en prendre pour cinq ans, a fait remarquer un autre type. À faire le con avec le système d’intervention d’urgence et tout.

– Il sera sorti au bout d’un an pour bonne conduite, a repris Randy.

Je me sentais impuissant à les écouter parler de mon sort. J’avais agi sur un coup de tête.

– Je vais l’épouser tout de suite et je l’attendrai jusqu’à ce qu’il sorte, a déclaré Mariana.

Je l’ai embrassée. Je l’aimais.

– On va bien faire les choses, j’ai affirmé.

Randy était surexcité.

– On va marchander avec eux au téléphone, il a dit. Ils peuvent nous passer le procureur. On va négocier ta peine.

Il s’est avéré qu’il avait raison. Les flics étaient contents que ça se termine.

On était tous unis, on a bien pu négocier.

Randy était super dans le rôle du dur à cuire ; Mariana jouait à la perfection l’épouse accablée.

Je m’en suis bien sorti. Six mois fermes, plus deux ans de conditionnelle.

À ma libération, Mariana et moi nous sommes mariés dans le bar de Randy. Ça a été grandiose.

Direction artistique,  
maquette et mise en page  
Stéphane De Groef

Relecture  
Lorane Marois

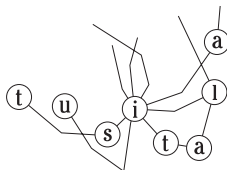
Diffusion-Distribution  
Les Belles Lettres

Dépôt légal  
Septembre 2016

Ce livre a été achevé d'imprimer sur  
les presses de l'imprimerie Milenio  
à Barcelone en août 2016,  
grâce aux bons soins de Damien Filliatre.

Éditions Tusitala  
11 rue Saint-Luc  
75018 Paris  
[www.editions-tusitala.org](http://www.editions-tusitala.org)

ISBN  
979-10-92159-10-3



«J'étais frustré par mon incapacité à attirer les emmerdes. Ça faisait dix ans que les journaux nous rebattaient les oreilles avec leurs histoires de meurtres. Je n'arrivais même pas à provoquer une simple agression.»

Après avoir été journaliste, Larry Fondation vit depuis vingt ans à L.A., où il est médiateur de quartier à South Central et Compton. Autant marqué par les romans-collages de John Dos Passos, la photographie de Henri Cartier-Bresson ou le rap de NWA, il a développé une écriture atypique, précise et morcelée, qui s'attache à composer une biographie kaléidoscopique de Los Angeles.



ISBN 979-10-92159-10-3



Avec le soutien de  
**CNL**